

Comment mettre fin aux conséquences négatives du redoublement ?

**L'école francophone recourt trop au redoublement, avec des conséquences négatives, y compris dans le supérieur, disent de nombreux spécialistes. Quelle est l'alternative ?**

## Jean-Pierre Kerckhofs

Jean-Pierre Kerckhofs est président de l'Aped, l'Appel pour une école démocratique, mouvement de réflexion et d'action qui milite en faveur d'une démocratisation de l'enseignement afin « d'en faire un instrument pour l'émancipation collective sur le plan social, économique, politique et culturel ». Il a coécrit avec Nico Hirtt et Philippe Schmetz « Qu'as-tu appris à l'école ? »

# « Construire la réussite à différents niveaux »

**L**e redoublement n'est que le signe d'un problème plus large pour Jean-Pierre Kerckhofs.

**Le redoublement est fréquemment décrié pour ses conséquences néfastes sur les parcours scolaires. Préconisez-vous une suppression de celui-ci ?**

*Le redoublement n'est ni le problème ni la solution du problème. Il est le signe que des savoirs n'ont pas été acquis. Quel est le vrai problème ? Le fait que des élèves en si grand nombre, et particulièrement dans les milieux défavorisés, n'atteignent pas les acquis scolaires. Supprimer le redoublement n'est pas la solution car cela ne revient pas à s'attaquer au vrai problème. Si le redoublement ne sert à rien, le supprimer ne va pas pour autant faire en*

*sorte que les élèves qui redoublent aujourd'hui atteignent mieux demain les niveaux d'acquis scolaires nécessaires. Traduire le problème en ces termes fait glisser vers une autre question : que mettre en place pour qu'un plus grand nombre d'élèves atteignent ce niveau ?*

**Dans quelle mesure peut-on limiter les situations d'échecs ?**

*Ce n'est pas parce qu'on dit que tout le monde doit réussir que tout le monde réussit. La réussite se construit à différents niveaux. A un premier niveau on doit se demander ce qu'on met en place pour installer un rapport positif au travail scolaire, au savoir scolaire, à l'école elle-même. Pour cela, il faut garantir que tous les enfants reçoivent, dès le début de la scolarité, une aide individualisée, un encadrement indivi-*

*dualisé, un discours motivant que certains reçoivent aujourd'hui à domicile mais dont l'école suppose que tout le monde en est doté spontanément. Il faut donner les moyens et le temps à l'école de faire cela. Cela suppose des classes plus petites, davantage d'heures de présence à l'école, des programmes ambitieux pour tous. A un autre niveau, lorsqu'on constate qu'il y a un échec, plutôt que de décréter un redoublement, il vaut mieux décider de mesures de remédiation, de remise à niveau. Aujourd'hui, un élève en échec au mois de juin doit passer des examens de passage. Est-ce qu'il ne serait pas plus judicieux d'utiliser ce temps-là pour faire de la remédiation ?*

**Beaucoup de professeurs, pour expliquer l'échec scolaire,**

**évoquent une démotivation dans le chef des élèves.**

*Je n'aime pas parler d'élèves démotivés. Les élèves ne sont pas démotivés, ils ne sont pas motivés. Personne n'a jamais travaillé avec eux une motivation positive par rapport à l'effort scolaire, au travail scolaire, au savoir scolaire. L'effort est à fournir par l'école mais aussi par l'ensemble de la société. Le savoir rigoureux a une image qui doit être valorisée. Dans le temps, dans les familles aisées, la motivation tombait assez naturellement. L'enfant y comprenait très vite qu'une trajectoire passant par l'enseignement*

*général, l'université était la trajectoire normale pour devenir comme papa ingénieur, avocat, médecin. Dans les milieux populaires, on a longtemps eu un discours de promotion sociale par l'école. L'école comme moyen d'échapper à sa condition sociale. Ce discours a été une force agissante chez beaucoup d'enfants de milieux populaires pendant plusieurs décennies après la Seconde Guerre mondiale. Le chômage élevé, les emplois précaires, sans grand avenir ont grippé ce mécanisme. Le discours « Travaile à l'école, comme cela, tu réussiras dans la vie » a aujourd'hui moins de*

*prise sur les jeunes générations et même sur leurs parents. Il y a une perte de la place objective de l'école comme moyen de réussite et de promotion sociale. C'est à la fois un drame et une aubaine car cela oblige à trouver un autre discours. On doit aujourd'hui valoriser le fait que travailler à l'école, cela permet de faire partie d'une société dans laquelle il y a des enjeux qui méritent d'être réfléchis ensemble, démocratiquement. Le savoir est une condition d'existence d'une société démocratique. ■*

Propos recueillis par  
MATHIEU COLINET

## Marie Jaspers

Docteure en physique théorique (ULiège), Marie Jaspers a enseigné dans le secondaire et le supérieur. Elle a également donné cours dans des écoles de devoirs pour le primaire et continue, désormais retraitée, à donner des cours de remédiation à l'A.R. Chênée et en privé. Elle a aussi évalué les questions de maths du CEB et du CE1D. Conclusion de ses études : la plupart sont « faciles » voire « hyperfaciles ». Cela reflète, à son sens, le manque d'exigence néfaste de l'école aujourd'hui.

# « L'un des grands problèmes, c'est la mentalité des étudiants »

**M**arie Jaspers n'a pas de mots assez durs sur le « laxisme » de notre enseignement.

**Le redoublement est décrié parce que jugé contre-productif. Votre avis ?**

*Le redoublement est une conséquence, pas une cause. Une conséquence du fait que les élèves ne maîtrisent pas la matière requise pour passer dans la classe supérieure. A ce titre, le primaire est fortement en cause. Beaucoup d'élèves ne connaissent rien, or le taux de réussite au CEB est de 90 % !*

**Le niveau exigé est trop faible ?**

*Ils arrivent quasi automatiquement en 3e secondaire et c'est à la fin de cette année-là que le problème se pose. Car en maths ou en physique, si vous n'avez pas d'acquis, vous pouvez toujours courir pour vous en sortir ! Le passage automatique sans les acquis a des conséquences très graves.*

**A qui la faute ?**

*Les premiers responsables du redoublement, ce sont les élèves, qui ne travaillent pas. L'article paru ce week-end dans Le Soir (« Génération zombies », sur le manque de sommeil lié à l'utilisation du smartphone, NDLR) en parle très bien : les élèves ne sont plus préoccupés par les études, mais par les écrans et les réseaux sociaux. J'en parle avec eux et ils le*

*reconnaissent. Le plus gros problème, c'est l'envie de travailler.*

**La remédiation, c'est la solution ?**

*On brandit la remédiation comme un slogan, comme un miracle. Faux ! Pour qu'elle fonctionne, il faut d'abord que les élèves soient impliqués. Dans l'école où je fais de la remédiation en maths, elle était obligatoire jusqu'il y a peu. Vingt élèves y venaient. Mais les profs ont constaté que pour certains élèves, ça ne servait strictement à rien, parce qu'ils venaient pour passer le temps et ne travaillaient pas. Il a donc été décidé que venait aux remédiations celui qui en avait envie. Résultat : nous avons désormais cinq ou six élèves.*

**Le Pacte d'excellence va-t-il dans la bonne direction ?**

*Non. Parce qu'il prône la remédiation en classe, immédiate. Mais c'est impossible. Le pédagogue français Philippe Meyrieu l'a bien dit : la remédiation immédiate signifie en fait des cours particuliers, et nous n'avons pas les moyens de nous les offrir. Le système est donc à rejeter. De plus, la remédiation va leur apporter les réponses aux problèmes immédiats que l'élève doit résoudre. Et il va se contenter de cela, sans chercher à comprendre. On ne peut pas progresser de la sorte. Ca en fait des assistés.*

**Que faire alors ? A vous entendre, c'est l'impasse.**

*Je ne vois qu'une solution, mais elle est difficilement acceptable, certainement par les parents : prévenir l'enfant dès le début de l'année que s'il n'a pas les acquis suffisants, il ne passe pas. Aujourd'hui, c'est à l'à peu près. Ca ne va pas. Il faut être beaucoup plus exigeant pendant l'année. On connaît la matière ou on ne la connaît pas. Et si examen de repêchage il y a, il doit être sérieux. Ainsi, je pense que l'attitude des étudiants, mais aussi des parents, serait différente. L'un des grands problèmes, c'est la mentalité des étudiants. C'est une génération qui n'apprend pas. Les quelques élèves qui ont envie de s'en sortir se plaignent du comportement de leurs condisciples. Ils ne peuvent plus poser de questions en classe, sinon ils sont considérés comme les « intellos », la pire injure parmi les ados. Ceux qui réussissent sont gênés de le dire. Et la triche a pris des proportions dignes du film « Les sous-doués ». Le seul objectif étant d'avoir des points, en ne faisant rien. Les politiques et les pédagogues sont responsables, car ils tiennent toujours ce langage lénifiant des pauvres petits étudiants brimés qu'on fait travailler. C'est insupportable. C'est détruire les capacités des enfants. ■*

**Propos recueillis par  
CORENTIN DI PRIMA**